

Elle avait eu maintes fois l'occasion d'être appelée pour des soins urgents au 32, avenue du manoir, 5ème étage, porte gauche.

Mais ce matin-là, fatiguée par une nuit d'insomnie, elle s'arrêta au 4ème étage, et frappa porte gauche.

À peine s'était-elle aperçue de son erreur, qu'une voix résonna dans la pièce du fond : « Enfin ! Je vous attendais ».

Elle sut instantanément que l'apostrophe provenait de la bibliothèque. Élodie Prieur connaissait les lieux. L'appartement était le logement d'un antiquaire : à l'intérieur, personne ne s'était risqué, aux dires du propriétaire, à détruire les éléments de décoration qui y figuraient depuis la construction du bâtiment. La pièce, d'où elle avait été interpellée, possédait non seulement des sculptures au plafond mais aussi des moulures partout ailleurs. La personne, qui s'y trouvait, était un de ses patients : Albert Joli.

Elle s'apprêtait à s'excuser de sa bévue, quand s'ouvrit la porte. L'homme qui lui apparut ôta son bonnet de nuit pour la saluer, dévoilant un crâne déjà bien dégarni. Ses cheveux courts étaient grisonnants et ils auraient été épais s'ils avaient été plus longs. Il utilisa une écharpe qu'il avait sur les épaules pour frictionner son visage, particulièrement ingrat : des dents mal alignées et presque pas de menton. Ses yeux s'emplirent de larmes quand il la regarda. Sous sa face triste et sa mine blême, il n'était plus que l'ombre de lui-même.

C'est dans cet état-là qu'elle se souvenait l'avoir trouvé, le jour où il était parti en cure de désintoxication, trois mois plus tôt.

S'en aller en le voyant ainsi, c'était comme ne pas porter assistance à personne en danger. Elle décida de rester près de lui. Le malade du cinquième pouvait attendre, elle se devait de découvrir ce qu'avait l'antiquaire.

- Entrez, lui dit-il.

Il l'invita à le suivre dans le salon.

- Je ne manquerai pas de remercier la concierge, ajouta-t-il. Je savais qu'elle saurait vous convaincre de passer me voir malgré votre emploi du temps chargé.

Élodie se garda bien de lui avouer que ce n'était pas la concierge qui était à l'origine de sa présence mais une malencontreuse erreur, due à une grande fatigue. Elle le laissa croire que la gardienne était une employée modèle. Pour elle, le plus important c'était d'avoir compris le sens du « Enfin ! je vous attendais ». Elle traduisit le « Enfin ! » comme une urgence. De quel mal souffrait Albert ?

Elle s'étonnait d'être encore capable d'entendre une telle demande, malgré la nuit sans sommeil qu'elle avait passée à l'hôpital, au chevet de son garçonnet qui avait fait une brusque poussée de température. Restée assise auprès du lit, elle lui avait tenu la main jusqu'au petit matin. À présent qu'elle se dirigeait vers le salon, elle songeait à son bambin. Elle avait hâte d'aller le retrouver, en fin de matinée, après avoir soigné son dernier patient.

Albert la tira de ses pensées. Il désigna un ensemble de fauteuils Voltaire disposés autour d'une cheminée et proposa, si elle le désirait, de lui porter à boire. Il avait sorti une bouteille où des myrtilles baignaient dans du calva. Il était fier de son breuvage. Le calva, il se

l'était procuré directement à la ferme ; les baies noires il les avait cueillies dans un chemin de campagne. « Que du naturel ! » s'exclama-t-il. Élodie envisagea de refuser son offre car l'alcool n'était pas son fort, mais elle accepta. Il en fut flatté. Elle trinquait alors qu'il aurait sans doute fallu qu'elle prenne une boisson plus en accord avec le fait qu'elle était encore en service. Elle était si fatiguée ! Il lui fallait un remontant. Elle fit une entorse à la règle.

M. Joli en vint à l'objet de la visite médicale qu'il avait sollicitée.

- Sachez madame Prieur que je ne veux rien avoir à faire avec la police. Pourtant, j'ai un souci et ne sais pas si je dois vous...

Il s'arrêta tout à coup.

- En ce moment, rectifia Élodie, je devrais me trouver chez le patient du dessus. Je vous signale que je ne suis pas de la police et que ma présence ici est avant tout d'ordre médical.

M. Joli réagit à ce rappel.

- Médical ! C'est ce qui me convient. Je crains les journalistes et leur manière de rapporter les faits à partir de ce que leur confient les policiers. On ne s'en relève pas ! Et du tourment qui m'habite, je n'ai nulle certitude... C'est une idée affreuse qui me consume. Je ne parviens pas à me la sortir de la tête.

Il marqua une pause, s'épongea le front, puis ajouta :

- En vous révélant mon problème, il se peut que je fasse du tort à ma pauvre Marcelle. C'est terrible pour moi d'avoir à proférer d'affreuses choses sur elle !

- Ôtez-moi d'un doute... C'est bien de Marcelle, votre femme, que vous parlez ?

- Exactement.

- Et qu'avez-vous à lui reprocher ?

- Je n'ose le dire. Il existe tant d'horreurs et de victimes qui ne se doutent de rien...

Élodie Prieur commençait à se demander quand Albert Joli allait en venir au fait. Heureusement que sa patience était à la hauteur de ce qu'exigeait le métier d'infirmière !

- Vous m'attendiez, m'avez-vous dit. Je suis « enfin » là. Vous pouvez me parler sans crainte. Cela vous libérera d'un poids et vous montrera peut-être que vos récriminations sont sans fondement.

- Vous avez raison... Je vais pouvoir me délivrer de cette pesante incertitude. Voilà ! j'ai l'insoutenable impression que l'on veut m'empoisonner

- Qu'est-ce qui vous amène à croire ça ?

Levant ses blocages, M. Joli effectua un récit qui aurait mieux trouvé sa place dans le cabinet de son médecin de famille.

- De ces douleurs et ces nausées après les repas, s'enquit l'infirmière, vous en avez parlé à votre docteur, n'est-ce pas ? Qu'en a-t-il conclu ?

- Il a diagnostiqué une gastrite aiguë. J'ai le sentiment qu'il est perdu. Il ne cesse de modifier ses ordonnances. Jamais le même traitement et je ne sens aucune amélioration.

- Lui avez-vous fait part de vos... craintes ?

- Non, ni à lui, ni à mon entourage. Je ne veux pas que cela s'ébruite dans le quartier, surtout si j'ai vraiment une gastrite. Cependant, il est très étrange que, chaque fois que Marcelle s'en va, j'aie bien.

Gênée par cette déclaration, Élodie préféra couper court à la conversation.

- Je vais devoir vous laisser car le locataire du dessus doit s'impatienter. Je repasserai vous voir en présence de votre épouse.

- Elle est sortie faire des courses, répliqua-t-il. Ce week-end, elle n'est pas partie voir les enfants. Tiens, les nausées me reviennent. Je vais me reprendre un petit calva aux myrtilles.

- Vous en avez déjà bu un ! N'abusez pas de l'alcool. Ce n'est pas bon pour la santé. Ne mangez que ce qui est préparé de vos propres mains, ou en tout cas sous vos yeux. Si vous avez un malaise, appelez les urgences.

Albert, tout en se tenant le ventre, reconduisit Élodie jusqu'à la porte et la remercia de l'avoir écouté.

Une fois sur le palier, elle se demanda pourquoi Albert était venu à elle ? Voulait-il que ses soupçons soient démentis ou désirait-il qu'ils soit vérifiés ? C'est en tentant de répondre à ces questions qu'elle parvint au 5ème étage. Elle fit attention cette fois de ne pas se tromper. Elle toqua. Elle entendit un martèlement de pieds. La porte s'ouvrit.

- Bonjour madame Prieur, mon mari vous attend pour sa piqûre.

À l'intérieur, les fenêtres étaient grandes ouvertes, mais comme il n'était pas possible de faire des courants d'air, les odeurs de ciment persistaient. L'appartement lui-même, chose étonnante, n'était pas le chantier auquel s'attendait Élodie. Il y avait un dépôt blanc sur chaque objet : c'était de la poussière de plâtre. Son patient, maçon de métier, était en pleine restauration du plafond lorsqu'elle avait frappé à la porte.

Elle s'excusa pour son retard, expliqua que son fils, pris de toux et de difficultés respiratoires, avait dû être hospitalisé vers vingt-trois heures. Elle avait passé une nuit blanche. Suite à cette insomnie, elle s'était trompée d'étage. Par erreur, elle s'était retrouvée chez M. Joli. Le maçon s'exclama : « Sacré Albert ! ». Il confia malicieusement que son voisin « avait la descente facile ». Il raconta avec délice comment il s'y prenait pour boire, lorsque sa femme cachait les bouteilles d'alcool quand elle s'absentait.

- Il monte me voir sous divers prétextes et se fait offrir un pastis. Quand cela ne suffit pas, il se rend au bistrot qui se trouve au 36 de l'avenue du manoir.

L'infirmière laissa parler son patient. Une fois le soin terminé, elle rangea la seringue, ramassa les cotons, ferma sa mallette puis salua ses hôtes.

Elle se dirigea vers l'escalier. Arrivée au rez-de-chaussée, elle croisa la concierge qui finissait de balayer le hall d'entrée.

- M. Joli, lui dit-elle, vient d'être transporté en urgence à l'hôpital. Ce matin, il voulait vous voir. C'est sa femme qui l'a trouvé inanimé en rentrant du marché. Elle a aussitôt appelé une ambulance. Elle est partie avec lui. Je n'en sais pas davantage.

Élodie Prieur remercia la gardienne. Elle cacha son embarras et poursuivit sa tournée.

En sortant du 32, elle se rendit au 36 où elle avait encore un patient à consulter, le dernier de la matinée. C'était un barman qui s'était brûlé la main avec l'eau chaude de sa machine à café en servant un client. Elle devait lui refaire quotidiennement son pansement. Elle descendit l'avenue du manoir. Pour la première fois, elle remarquait que face au 32, se trouvaient, côté impair, le 31 et le 33. Elle nota qu'au 31, c'était une boutique de vêtements, et qu'au 33, il y avait un pôle de santé. Surprenante adéquation entre le chiffre et l'enseigne ! Il lui revint en mémoire l'expression « se mettre sur son 31 » et la formule médicale : « Dites 33 ! » Elle se dit que le hasard ne manquait pas d'humour dans ce quartier.

Passant devant la vitrine du magasin de sport, elle jeta un coup d'œil sur une paire de basket que lui réclamait son petit depuis quelque temps. Elles étaient superbes mais hors de

prix. Un peu plus loin, elle fut attirée par l'odeur de gâteaux que la pâtisserie lâchait par ses bouches d'aération disposées en façade. Elle faillit succomber. Elle allongea le pas. De toutes les luttes quotidiennes, celle contre le cholestérol restait une priorité, pour elle. Elle était fière d'avoir repoussé la tentation.

Parvenue au 36, elle croisa des têtes familières en entrant dans le débit de boisson. Lors d'une conversation, durant un précédent soin, le patron lui avait confié que « le gars Albert » était un pilier de bar.

- Chaque fois que sa femme s'absente pour quelques jours, lui avait-il dit, elle cache toutes les bouteilles d'alcool. En manque, il passe un moment ici à payer des tournées et à s'en faire payer tout en se plaignant de sa Marcelle qui le brime.

Dès qu'il vit l'infirmière, le cafetier quitta son comptoir et vint à sa rencontre. Il la conduisit à l'arrière de la salle. Elle le soigna, refusa le jus de fruit qu'il désirait lui offrir. Elle devait partir. Son fils l'attendait.

À peine eut-elle rangé ses instruments qu'elle se leva ; prit son gilet au portemanteau, rentra sa poitrine pour se faire mince, attacha les boutons, puis partit, au plus vite, à l'hôpital.

En entrant dans le C.H.U., elle se sentit oppressée par ces longs corridors où flottait une odeur de moisi, de maladie et de médicaments. Elle avançait sur la pointe des pieds, afin de ne pas faire de bruit. Par moments, de légers murmures du personnel troublaient le silence régnant dans les couloirs.

Par les portes ouvertes, elle apercevait dans les chambres tantôt un lit dont les draps étaient soulevés par la forme d'un corps ; tantôt des visiteurs, assis sur des chaises, qui s'entretenaient avec la personne hospitalisée.

Elle s'arrêta soudain devant une galerie pleine de malades. Sur la porte battante, elle pouvait lire, en grosses lettres : « COVID-19 ». Elle s'approcha d'une infirmière qui préparait des médicaments sur un chariot. Elle lui donna le numéro de la chambre attribuée à son fils.

- Je vais vous y conduire, dit-elle. C'est par ici.

Elle suivit la guide avec un pincement au cœur. Elle craignait de mauvaises nouvelles.

- C'est là, lança la soignante en lui ouvrant la porte.

Élodie ne voyant qu'un renflement de la couverture, se paniqua. La tête du malade était cachée sous le drap. Elle s'empessa de murmurer :

- Mon chéri, c'est maman...

Un grand mouvement se fit dans le lit. Le visage de son enfant apparut. Elle le trouva si changé, si fatigué, si maigre que, saisie par l'émotion, elle susurra :

- Mon chéri ! ... Mon chéri ! ... C'est toi !... Oh ! ...

Et des larmes coulèrent.

La soignante s'approcha d'elle et lui déclara que son petit était tiré d'affaire et qu'il sortirait le lendemain. Rassurée, la mère éplorée confia alors à la responsable de l'unité de soin qu'elle était infirmière libérale. Elle lui conta comment par erreur elle s'était trouvée dans l'appartement d'Albert Joli, un patient hospitalisé en fin de matinée. Comme elle se trouvait sur place, elle désirait connaître la démarche à suivre pour avoir de ses nouvelles.

Renseignements pris sur les raisons de l'hospitalisation, Elodie se rendit dans le service indiqué.

La chambre, dans laquelle elle entra, était plongée dans la pénombre. Le volet avait été fermé pour ne laisser entrer que peu de lumière. Albert était allongé, intubé, une perfusion fixée à son avant-bras. Le monitoring, installé à la tête de son lit, affichait une oscillation régulière. Élodie s'approcha du malade qui dormait très profondément. Son regard courut le long de la perfusion pour s'arrêter en haut du portant. Deux tubes, remplis d'un liquide jaune, étaient reliés à une mini-pompe à morphine. Elle déversait à intervalle régulier, dans le sang du patient, le précieux liquide, seul remède pour combattre la douleur. Elle avait naguère connu ce boîtier électronique lors d'une opération au genou. Elle s'assit auprès du lit.

- Quelle chance ! lui dit-elle. Vous avez une belle chambre, du personnel pour veiller sur vous, un petit cocktail de morphine. On vous câline. Vous allez vite vous remettre sur pied.

Elle espérait qu'Albert, qui dormait toujours profondément, avait entendu ses paroles. Elle se leva et l'observa avec soulagement. Le tracé du monitoring ne changeait pas. Elle jeta à nouveau un coup d'œil sur la perfusion. On pouvait doser à volonté l'injection de la morphine. Elle tapota sur le boîtier. Quelques secondes s'écoulèrent. Albert remua. Sa tête alla de droite à gauche. Il ouvrit les yeux. Il cligna les paupières. Elles étaient lourdes. Il ne comprenait pas ce qu'il voyait. « Que faites-vous là ? » lui dit-il.

Élodie savait qu'en éprouvant les sensations de son corps, il recouvrerait le souvenir de son malaise. C'est alors qu'un aide-soignant entra, lui confirma que l'antiquaire avait bien fait « un coma éthylique » et que des analyses étaient en cours.

- Sa femme pourra vous en dire davantage après son entretien avec l'interne qui a demandé à la voir. Je vous saurais gré de nous laisser. J'ai quelques soins à prodiguer à monsieur Joli. Merci !

Elle quitta la chambre et traversa l'hôpital pour se rendre vers la sortie. Partout les odeurs étaient les mêmes entre antiseptiques et détergents. À l'accueil, le décor ne changeait pas : affiches sur les maladies virales ; dépliants sur les gestes barrières ; chaises en plastiques attachées entre elles et placées le long des murs. Aux urgences, les sons restés immuables : arrivée des ambulances ; pas précipités ; ordres pressants hurlés alors que les chariots amenaient des blessés dans les zones d'examen.

Au détour d'un couloir, elle croisa une dame aux cheveux brillants couleur de pin. De courtes mèches lui arrivaient au ras des oreilles. La coupe convenait bien à la forme de sa tête. Elle n'était pas maquillée. Ses sourcils épais et non épilés faisaient ressortir la petitesse des yeux cachés par des lunettes à double foyer. La bouche mince, que ne rehaussait aucune touche de couleur, trahissait une vive inquiétude. Cette personne rondelette, le visage poupin, le parler méridional était Marcelle Joli.

- Tiens, dit celle-ci, c'est vous Élodie. Comme je suis heureuse de vous voir ! Mon époux m'a rapporté qu'il a eu votre visite ce matin. Qu'a-t-il bien pu vous raconter ?

Cette seule question laissa présager, à l'infirmière, que Marcelle s'attendait à tout, de la part de son conjoint. Elle savait qu'Albert confiait, à qui voulait l'entendre, qu'elle cherchait à le supprimer.

Elle révéla à Élodie ce qu'elle avait raconté au médecin qui s'interrogeait sur la présence de poison dans les analyses de l'antiquaire. Elle lui relata que son mari avait concocté une mixture associant calva et baies noires toxiques de belladone. Il les avait confondues avec les baies noires comestibles des myrtilles. Elle avait pris conscience de la

nuisance de la boisson quand, en ayant consommé, elle contracta des boursoufflures au visage et des maux de ventre. Elle se débarrassa, le jour même, du dangereux breuvage.

- Force est de constater, gémit-elle, qu'il en avait en réserve puisqu'il a continué à s'empoisonner et, pire encore, à empoisonner ceux qu'il recevait à mon insu. C'est effrayant !

Elle s'en voulait de son laxisme : quand elle s'absentait pour aller faire les courses, elle ne ramassait pas les bouteilles. Elle ne les cachait que lorsqu'elle s'éloignait plusieurs jours.

L'infirmière comprit soudain la remarque d'Albert qui, lors de l'entretien, lui avait déclaré qu'il était étrange que, chaque fois que Marcelle partait, il allait bien. « Pas étonnant, il était sevré ! » pensa Élodie. Elle poussa un soupir de soulagement. Elle fut gagnée par une grande joie intérieure. L'antiquaire avait déliré. Enfin une bonne nouvelle après cette journée placée sous le sceau de l'insomnie et de l'étourderie !

Brusquement, elle ressentit un picotement autour de la bouche. Le calva qu'elle avait bu en cours de matinée produisait ses effets. Elle vit sa lèvre enfler si bien, qu'elle éclata ... de rire, malgré la douleur.